
Les adversaires de la Bible¹

Le XVI^e siècle n'a eu aucune mauvaise pensée que le XIII^e n'ait eue avant lui.

RENAN, *Averroès et l'averroïsme.*

Parfois la Bible domine une époque, s'impose comme norme de pensée, de conduite éthique, d'exercice pratique. Il n'était pas évident, avant les Lumières, que ceci fût faux, que les lecteurs de la Bible, tant professionnels que laïques, projetassent sur elle, dans les limites de la vraisemblance exégétique et souvent bien au-delà, leurs sciences et leurs valeurs, leur morale et leurs pratiques de culte, de vie personnelle et sociale. Et parfois la Bible vit dans l'imagination des hommes, se prêtant à des traductions et créations artistiques du plus haut niveau jusqu'au plus populaire, dans des lieux et des contextes les plus profanes comme dans des temples. L'une et l'autre fonction lui font honneur, et elles sont exposées dans les autres essais de ce recueil. Mais quand l'écart entre la Bible et ses lecteurs devient trop grand, ceux-ci, poussés par leur perspicacité ou leurs intérêts spirituels, économiques ou, surtout, libertaires, se livrent à une exégèse qui limite la portée de la Bible, ou à une critique qui la débarrasse des valeurs surannées qui y avaient été projetées et des modes exégétiques qui les garantissaient.

1. L'accent dans cet essai sera mis plutôt sur le Vieux Testament vu et critiqué par des écrivains des Lumières. Pour une étude très complète du Nouveau Testament devant une gamme beaucoup plus large d'écrivains, cf. l'excellente thèse de Marie-Hélène CORONI, *Le Nouveau Testament et la philosophie française (SVEC, t. 220)*, 1984, et pour des aspects du développement de la critique du Nouveau Testament, qui suit d'autres inspirations et pose d'autres problèmes que celle du Vieux Testament, voyez notre « The sacred genealogy of a Voltairean polemic : The development of critical hypotheses regarding the composition of the canonical and apocryphal gospels », *ibid.*, t. 245, 1986, pp. 303-349.

Une telle critique, surtout quand elle rejette l'autorité de la Bible, fait table rase sur laquelle les générations suivantes peuvent introduire leurs mythes et trouver des garants pour leurs pratiques. Nous ne devons donc point faire l'apologie de l'entreprise critique des Voltaire, d'Holbach, Diderot, Sylvain Maréchal, Anacharsis Cloots et leurs confrères, déistes intrépides en Angleterre et polémistes clandestins en France et en Allemagne, sauf quand ils furent bêtes, ou ne reconnurent pas leur ignorance. Comme les maîtres des écoles critiques qui précédèrent la leur, ils ont rendu, individuellement et collectivement, un service nécessaire à la vie de la Bible que plusieurs d'entre eux voulaient détruire.

Où commence la critique biblique dont se saisirent Voltaire² et ses contemporains et alliés ? Chez les déistes anglais³, ou, théorie concurrente, chez les clandestins français⁴ ? Chez les philosophes, controversistes et savants du xviii^e siècle comme Hobbes, Spinoza, Richard Simon, Jean Leclerc et Bayle (malgré lui)⁵, qui nous paraissent encore être les sources les plus importantes ? Dans la génération des rédacteurs de la Bible polyglotte d'Alcalá vers 1515, qui fut illustrée par Arias Montano, Félix Pratensis, Johannes Reuchlin, Augustino Giustiniani, Baptista Mantovano et, du côté juif, par l'exégète Don Isaac Abravanel et les fondateurs des études scientifiques de la massorah et des textes massorétiques, Jacob ben Hayim Ibn Adoniyah et Eliyahu Ashkenasi⁶ ? Chez Abraham ben Méïr Ibn Ezra (1089-1165) qui trouvait que plusieurs versets du Pentateuque étaient post-mosaïques, et que les chapitres d'Isaïe à partir de 45 devaient être attribués plutôt à un prophète post-exilique⁷ ? Chez un certain Hiwi al-Balkhi qui, dans la deuxième moitié du ix^e siècle, posa deux cents difficultés et questions ayant trait au Vieux Testament⁸ ou chez l'auteur d'un fragment acros-

2. Cf. Paul SAKMANN, « Voltaire als Kritiker der Bibel und der Christentums », *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1906, pp. 398-421, 494-571 ; notre *Voltaire's old Testament Criticism*, Genève 1971 ; et David LEVY, *Voltaire et son exégèse du Pentateuque (SVEC, t. 130)*, 1975.

3. Cf. Norman L. TORREY, *Voltaire and the English deists*, New Haven 1930.

4. Cf. Ira O. WADE, *The Organization and Diffusion of Philosophical Ideas in France from 1700 to 1750*, Princeton 1938.

5. Cf. Elisabeth LABROUSSE, *Pierre Bayle*, La Haye 1964, t. II, chap. II, et Walter REX, *Essays on Pierre Bayle and religious controversy*, La Haye 1965, qui redressent l'argument de Paul HAZARD, *La crise de conscience européenne (1680-1715)*, Paris 1934, partie I, chapitre V, pour montrer un philosophe encore dans les repères du calvinisme de son époque.

6. Cf. Moshe GOSHEN-GOTTSTEIN, « The textual criticism of the old testament : Rise, decline, rebirth », *Journal of Biblical Literature*, 1983, pp. 365-399, et un inédit, « Foundations of biblical philology in the 17th century : Christian and Jewish dimensions » (disponible au *Center for Judaic Studies*, Harvard University, avec la permission de l'auteur) dont les thèses contredisent certaines des nôtres ici.

7. Cf. Adolphe LODS, *Histoire de la littérature hébraïque et juive*, Paris 1950, p. 87, pour certains chrétiens du Moyen Age (tels que Pierre Abélard) ou de la Renaissance (tels que l'évêque Alphonse Tostatus) qui embrassèrent de pareilles opinions, avec aussi peu de système.

8. Judah ROSENTHAL, « Hiwi Al-Balkhi, A comparative study », *Jewish Quarterly Review*, 1948, pp. 323-340 et 1948-1949, pp. 79-94.